

Discours prononcé le 5 octobre 1924 au pèlerinage de Médan

Vicente Blasco Ibanez

Mesdames, Messieurs,

Vous rendez hommage aujourd'hui au souvenir d'un des enfants les plus glorieux de la France. En dépit de ma qualité d'étranger, je suis venu me joindre vous. Il me semble en avoir un peu le droit, car je me considère comme un fils spirituel de votre pays. Si cette raison ne suffisait pas, ne me serait-il pas d'ailleurs permis de dire qu'Emile Zola appartient à l'humanité tout entière ? Les sentiments qu'il a su peindre, les enthousiasmes, les désespoirs, les drames que les passions font naître ne sont-ils pas les mêmes dans le monde entier ? Et peut-on parler de frontières lorsqu'il s'agit de douleur ?

Toutes les grandes nations, certes, ont vu naître des hommes dont la renommée fut universelle. A la France pourtant revient la gloire d'avoir donné au monde le plus grand nombre de ces hommes-flambeaux, de ces hommes-guides. Mieux même : elle n'a jamais cessé d'en donner.

Depuis le XVIII^e siècle, la France exerce un véritable empire sur le monde, et cela parce qu'elle a toujours eu un écrivain qui a su exprimer les aspirations de l'humanité entière vers un avenir meilleur.

Pour les hommes de tous les pays, un nom domine la plus grande partie du XVIII^e siècle : c'est celui de Voltaire. Mais cette universelle célébrité n'est pas uniquement due à ses œuvres littéraires. Voltaire ne fut pas seulement un écrivain, ce fut aussi un homme d'action qu'entraînait l'amour passionné de la justice et de la vérité. Il ne fut pas de ceux qui, une fois le succès venu, ne songent plus qu'à goûter égoïstement les douces jouissances de la retraite. La lutte, il ne la redoutait point : ne le vit-on pas successivement défendre la cause de Calas, celles de La Barre, Sirven, et de bien d'autres encore, victimes de l'injustice ou du fanatisme ?

Le XIX^e siècle, c'est le siècle de Victor Hugo. Tel le dieu Janus, Hugo semble posséder deux visages. Il y eut en lui deux hommes : le poète, qui fut immense ; le lutteur de Guernesey, qui sut être tenace et jamais ne désarma devant le despotisme qu'avait vu surgir le Deux Décembre. Aux yeux de tous les peuples de la terre, Emile Zola a maintenu cette suprématie des lettres de France. Et lui aussi il apparaît sous deux aspects aux millions d'hommes qui répètent son nom. Ceux qui lisent ses romans les admirent... et les relisent ; quant à la foule des travailleurs, dont la culture est nécessairement peu développée, elle vénère en lui un héros véritable qui s'est sacrifié pour la défense du plus noble idéal.

Tout récemment, j'ai fait le tour du monde ; en bien des pays, il m'a été donné de parler de la littérature que nous pouvons appeler universelle. Ce sont toujours les mêmes noms que j'ai entendu répéter : Victor Hugo, Emile Zola, et celui de notre maître Anatole France. L'admiration qu'ils inspirent, ce n'est pas à leurs œuvres seules qu'ils la doivent, mais aussi à leur généreuse intervention en faveur des idées de justice.

La gloire d'Emile Zola, il faut l'accepter en bloc, comme celle de toutes les grandes figures de l'Histoire : les distinctions entre les éléments divers et complexes qui ont pu la faire naître ne sont pas de mise. Je vénère l'écrivain de génie et j'admire l'homme. Ses romans, je ne me lasse pas de les relire ; et, aux heures de doute, son attitude durant l'Affaire Dreyfus m'apparaît comme une leçon d'énergie. Mais, aujourd'hui, je veux parler du romancier plutôt que de l'homme d'action, et cela parce que je constate – à voir les choses de loin, comme peut le faire un étranger, on en a parfois une notion plus exacte – je constate une certaine tendance

à négliger le talent de l'écrivain pour insister uniquement sur le rôle de l'apôtre de la Justice et de la Vérité.

Zola a été le plus grand romancier de la fin du XIX^e siècle. On pourrait juger superflu de le dire, si tant de gens ne paraissent point l'oublier. Il représente pour le roman ce que Wagner représente pour la musique. Il a marqué la fin d'une période de l'histoire que son œuvre semble clore comme un portique. Depuis Zola, une ère nouvelle a commencé pour le roman, mais on ne sait pas encore aujourd'hui si l'on est en présence d'un monde nouveau ou d'un désert... avec des oasis. De même que Wagner a été appelé inexactement le musicien de l'avenir, alors qu'il continua simplement une tradition et marqua la fin d'une époque glorieuse pour la musique, de même Zola, le naturaliste, fut le dernier génie romantique, celui qui acheva d'illustrer et termina un mouvement à l'origine duquel nous trouvons Hugo, Balzac et bien d'autres. A vrai dire, il voulut être un observateur minutieux des petites choses de la vie, mais regardez son œuvre : ce sont des romans-poèmes, des épopées en prose, de grandes fresques à la Michel-Ange.

Certains – je l'ai dit – affectent d'ignorer son génie d'homme de lettres et ne voient en lui que le noble défenseur de la Vérité. Une injustice de ce genre, qu'elle soit voulue ou non, n'est point nouvelle, et Zola n'en est pas la première victime.

On a dit que les grands écrivains, après leur mort, pénètrent dans un tunnel obscur où disparaît momentanément le souvenir de leur personne et de leur œuvre. C'est que les contemporains, qui ont dû rendre hommage à leur génie, vivent encore et se vengent d'avoir été subjugués en feignant d'avoir oublié celui qui a disparu. Mais les années passent, et le mort glorieux apparaît soudain à la sortie du tunnel, et cette fois on ne lui conteste plus sa place parmi les immortels.

Beaucoup d'écrivains, il est vrai, qui furent célèbres de leur vivant s'arrêtent à l'intérieur du tunnel et y demeurent pour toujours. Seuls, ceux dont l'œuvre contient une force capable de renverser tous les obstacles parviennent à regagner la lumière. Nous, étrangers, nous avons vu avec étonnement une génération française qui faisait profession d'ignorer celui qu'elle appelait avec une irrévérencieuse familiarité « le père Hugo » ; à la même époque, le reste du monde célébrait presque un culte en l'honneur du poète. Inutile de dire que depuis longtemps Hugo est sorti de son tunnel, et ce sera toujours une des gloires de la France que d'avoir vu naître sur son sol cet héritier d'Homère et de Dante.

Par l'effet des passions politiques et d'une certaine réaction littéraire, on a affecté d'oublier l'œuvre immense de Zola romancier ; mais en dépit de tous les efforts, cette œuvre, épurée de ces éléments imparfaits qui sont la rançon d'une production énorme, sort aujourd'hui de l'ombre et entre dans l'immortalité. Il existe actuellement une génération de jeunes romanciers qui, sous l'influence de la guerre, a renié les romans frivoles et renoncé aux endormantes subtilités psychologiques, une génération qui sert quelque chose de neuf et tient compte des sentiments et des problèmes de l'heure présente. Eh bien ! Ces œuvres nouvelles, ces romans de « jeunes », qu'ils soient de pure analyse objective ou qu'un souffle poétique les anime, sont inspirés de Zola, et la figure du grand Maître semble apparaître dans leurs pages les plus vigoureuses.

Zola eut les défauts de tous les chefs d'école qui renoncent parfois à leur œuvre de création pour faire figure de théoriciens. D'ailleurs Victor Hugo, grand-maître du romantisme, n'eut pas moins de goût pour les manifestes et les déclarations de principes que le chef du naturalisme. On ne lit plus guère aujourd'hui la préface de *Cromwell*, évangile de l'école romantique, pas plus qu'on ne lit les manifestes de l'école naturaliste. Par contre, une vie puissante animera éternellement les poèmes et les épopées en prose de Victor Hugo, les romans naturalistes de la jeunesse de Zola, les œuvres de l'idéalisme humanitaire de la dernière partie de sa vie. La lutte acharnée que Zola soutint contre les exagérations d'une littérature sentimentale, aussi fade que fausse, qui était à la mode au début de sa vie l'amena,

en dépit de son tempérament d'artiste, à outrer à son tour les crudités du naturalisme. Au milieu du combat, il est malaisé, à vrai dire, de mesurer les coups que l'on porte et d'apprécier leur violence.

Zola fut un grand poète, et il eut le mérite de l'être contre sa propre volonté. Les sciences inspiraient à ce grand romantique une vénération religieuse et il voulut apporter dans l'élaboration du roman des préoccupations et des méthodes de laboratoire. Mais les ailes de son génie étaient trop puissantes. Elles l'arrachaient du sol et, bien souvent, sans qu'il s'en aperçût, elles renversèrent les appareils scientifiques qu'il avait préparés ou rompirent les moules où venaient d'être fixées les formes de la vulgaire réalité. Il était bien trop peintre pour pouvoir être à toute heure photographe. « L'art, disait-il, n'est que la réalité vue à travers un tempérament », mais il oubliait que son tempérament à lui était celui d'un artiste, d'un Méridional, celui d'un créateur de beauté qui jette sur la vérité les voiles de la fantaisie et parvient ainsi à la rendre aimable et attrayante. Ses yeux scrutateurs étaient souvent attirés vers le ciel, et c'est là une mauvaise condition pour s'adonner au travers d'une lentille grossissante une goutte d'eau où pullulaient les microbes, alors que ce qu'il voyait et décrivait, c'était un immense pan de ciel où les mondes poursuivaient leurs révolutions éternelles.

Il détestait Victor Hugo par rivalité d'école ; quant au romantisme, il l'avait en horreur et pourtant, je le répète, il fut le dernier des romantiques, et les romans qu'il écrivit durent, comme ceux d'Hugo, des poèmes tout autant que des romans. Aux yeux de la postérité, la description de la bataille de Waterloo dans *Les Misérables* et celle de Sedan dans *La Débâcle* apparaîtront comme des monuments jumeaux. Et ne faut-il pas voir en *Germinal* une œuvre sœur de celle qu'écrivit le prophète romantique sur les enfers sociaux ?

Mais vous tous, écrivains, hommes de lettres, vous savez mieux que moi la grandeur de Zola, romancier, et il serait vain d'insister plus longuement sur ce sujet. J'ai simplement voulu marquer combien il serait injuste d'oublier, fût-ce momentanément, la puissance de l'artiste ; et c'est une erreur à laquelle s'exposent ceux qui ne voient en Zola que l'apôtre combattant pour la Justice et la Vérité.

C'est dans mon pays qu'est né véritablement le roman réaliste avec *Don Quichotte* et les *Nouvelles Ejemplares* de Cervantes. Là vous trouvez la peinture de la réalité, et vous voyez que les hommes d'une nature supérieure sont incapables de s'y adapter. Les romans de Quevedo, ceux des auteurs dits « picaresques » sont également réalistes. Tout l'art de l'Espagne, y compris la peinture, est basé sur le réalisme. Sans doute ces traditions littéraires expliquent-elles que les pays où les romans de Zola obtinrent le plus de succès furent, en dehors de la France, l'Espagne et les neuf ou dix nations américaines de langue espagnole, c'est-à-dire un ensemble de plus de cent millions d'hommes.

Ce que nous admirons en Zola, c'est le romancier qui a su créer tout un monde de personnages symbolisant les passions humaines, les plus désintéressées, comme les plus égoïstes et les plus bestiales ; mais ce que nous vénérons aussi en lui, c'est le champion de la liberté.

Les actions de l'homme sont le plus souvent étroitement dépendantes du milieu dans lequel il vit et, par voie de conséquence, l'héroïsme est en quelque manière le résultat des circonstances tout autant que de la volonté même de l'homme qui en fait preuve. Imagine-t-on qu'un héros puisse se manifester, si des dangers ne se présentent point ? Dans les périodes de quiétude et de paix, les gestes d'audace que rien ne justifie sont simplement ridicules. L'héroïsme qui dormait au fond du cœur de Zola serait demeuré inconnu si la vie de l'écrivain s'était écoutée au milieu de la paix la plus profonde. Mais sa destinée fut de vivre en un temps où la Vérité et la Liberté avaient besoin d'un homme pour les défendre, et il fut cet homme.

Que le sort ait permis à cet héroïsme de se manifester, cela n'en diminue point le prix. D'autres hommes, dans de pareilles circonstances, eussent au moment de porter le pied en

avant, senti la crainte les envahir. Ils n'auraient pas voulu s'exposer à perdre les avantages d'une situation acquise et, on les aurait vus, pour ne point compromettre leur repos, pactiser avec l'injustice et l'erreur.

Entre le devoir et l'intérêt, Zola n'hésita pas un seul instant et, sans crainte d'exposer l'œuvre de sa vie entière, il s'élança dans la mêlée. Les résultats de son courage nous apparaissent aujourd'hui tout aussi clairement que sa gloire littéraire elle-même. On ne peut imaginer succès plus complet que celui qu'il remporta dans sa lutte pour la démocratie. Il combattit le militarisme, qui prétendait former une caste à part, au milieu de la société civile. Aujourd'hui, le militarisme n'existe plus ; ce péril redoutable a été écarté et c'est là peut-être une des plus grandes gloires de la troisième République.

Permettez à un étranger d'exprimer l'admiration immense que lui inspire la démocratie française, qui aujourd'hui vit en paix alors que, il y a quelques années seulement, elle était tout entière sous les armes et soutenait la plus sanglante des guerres. Les généraux de la République ont commandé les armées incomparablement plus nombreuses que celles de Napoléon ; ils ont fait une guerre que les progrès modernes ont rendue plus pénible et plus âpre que ne l'ont jamais été les guerres de l'Empire ; la victoire qu'ils ont remportée a été complète et décisive, telle même que Napoléon ne put l'obtenir dans la dernière partie de sa vie. Et pourtant tous ces généraux, tous ces chefs victorieux, une fois leur mission remplie, se sont retirés paisiblement, satisfaits d'avoir accompli leur devoir, et sans songer un seul instant à tirer personnellement parti de leurs succès, ni à se faire payer leurs services au détriment de la liberté de leurs compatriotes. Je salue la France républicaine qui donne au monde un magnifique exemple.

Il est d'autres pays, au contraire, où les généraux ne connaissent que revers et désastres ; et, pour compenser sans doute leurs insuccès et leurs maladroites, ces chefs suppriment la liberté de leur pays, ils le soumettent à une tyrannie de caste, ils se déclarent infaillibles, irremplaçables, et se chargent de le démontrer à coups de fusil et de mitrailleuses. Aujourd'hui, la République française symbolise aux yeux des autres nations latines la lumière et l'espérance. Oui, nous sommes beaucoup de Latins qui voyons planer sur nos patries des dangers bien pires que ceux qui menacèrent jamais la France au temps de l'affaire Dreyfus.

Les efforts d'un siècle pour obtenir la liberté politique ont été récemment effacés d'un seul coup. Tournez les yeux d'un côté : vous voyez un parti au pouvoir qui tyrannise toute une nation et la contraint de s'agenouiller devant un civil qui s'est transformé en dictateur. Regardez ailleurs, vous verrez un pays où les généraux font tout, dominant tout, sont préfets, sont maires, sont juges ; ils s'érigent même en critiques littéraires, leur censure corrige les romans et les livres de toute sorte avant de les laisser sortir de l'imprimerie. Ils sont bons à tout ! Oui, à tout, excepté à faire la guerre, qui est leur seul métier.

En ces temps, où beaucoup de nos frères latins traversent de dures épreuves, le souvenir d'Emile Zola incite à ne point désespérer de l'avenir et aussi à recourir à l'action, à l'action immédiate.

Que ton exemple, ô Maître, nous anime à l'heure où nous devons tous renoncer à la studieuse solitude de l'artiste pour aller accomplir notre véritable devoir. Que le souvenir des jours où tu combattis nous donne la force de sauver la liberté aujourd'hui opprimée, afin de permettre aux peuples latins de reprendre leur marche dans la voie du Progrès et de la Vérité.